

**L'ŒIL DANS
LES YEUX
ET
AUTRES NOUVELLES**

**PRIX DE LA NOUVELLE
Ozoir-la-Ferrière 2017**



**L'ŒIL DANS
LES YEUX
ET
AUTRES NOUVELLES**

Sommaire

Le mot de Jean-François Oneto, Maire d'Ozoir-la-Ferrière, Vice-président du Conseil Départemental	6
Biographie de Hubert Haddad	8
Le jury	9
1^{er} Prix: <i>L'œil dans les yeux</i> de Jean-Pol Rocquet.	10
2^e Prix: <i>Les mots semés</i> de Régine Bernot	14
3^e Prix: <i>Le hamster</i> de Frédérique Germanaud	19
Prix Coup de cœur: <i>Remous</i> de Catherine Guillem	24
Règlement 2018.	29

Le mot de Jean-François Oneto, Maire d'Ozoir-la-Ferrière, Vice-président du Conseil Départemental

Chers Ozoiriens, chers lecteurs,

Dans un monde qui évolue sans cesse, à une vitesse vertigineuse, dans les domaines de la politique, de la communication ou des arts, on peut s'interroger sur la place qu'occupe la littérature dans nos vies. Quel rôle peut-elle jouer ? A-t-elle toujours le pouvoir de faire évoluer les consciences ? Est-elle encore compatible avec le rythme effréné de nos courses ? Parvient-elle toujours à exprimer le fond de nos cœurs ?

Le premier texte primé, *L'œil dans les yeux*, nous interroge, nous sonde, nous montre l'importance du point de vue. Il illustre parfaitement l'un des pouvoirs inaltérables de la littérature, celui de réveiller nos consciences.

Le deuxième texte, *Les mots semés*, quant à lui, nous enseigne la valeur des mots et la nécessité, à l'heure des SMS, de leur donner du temps pour qu'ils puissent exprimer tout leur sel.

Avec *Le hamster* et *Remous*, ce sont les affres intimes, l'indicible, qui sont ici merveilleusement évoqués.

Chacune à leur manière, ces nouvelles nous offrent de l'espoir quant à la vitalité et à l'avenir de l'écrit. Nous nous en réjouissons.

Pour cette 12^{ème} édition du concours, le succès a été encore au rendez-vous, avec plus de deux cents textes reçus. Nul doute que cela tient en bonne partie à la participation, en tant que président du jury, de l'écrivain Hubert Haddad ! Merveilleux auteur qui, à travers ses différents écrits, a su donner toute sa pleine mesure à la langue. Avec les ouvrages d'Hubert Haddad, c'est le Monde dans ce qu'il a de plus sublimement multiple qui se glisse au creux des pages pour notre plus grand bonheur. Et nous sommes fiers de l'accueillir à Ozoir-la-Ferrière !

Bonne lecture.

Jean-François Oneto,
Maire d'Ozoir-la-Ferrière,
Vice-président du Conseil Départemental

Le mot de Hubert Haddad, Président du Jury

L'art de la nouvelle comparé au saut à la perche

On commence par poser un mystère. On l'amplifie pour le faire durer. On parvient au point ultime d'énigme. Il est temps de trouver l'issue. Il s'agit en fait de prendre son élan avec élégance, d'atteindre la vitesse d'arrachement d'une foulée mesurée, puis de franchir le plus haut possible la barre du mystère, sans jamais effleurer celle-ci, dans un geste d'écriture en boucle laissant hors d'haleine le lecteur, et enfin de conclure cet épisode dynamique en chute déliée, presque affranchie, tandis que la perche ou la plume glisse au sol comme à l'insu du public. D'un seul mouvement donc, sans voltiges superflues, en trois ou quatre figures nécessaires d'attente, de vitesse et d'envol qui s'enlacent à la perfection juste avant le retour à la pesanteur, ou à la réalité.

« Celui qui s'attarde trop à examiner ses projets ne les exécute pas. Pas de meilleure recette pour écrire que l'écriture », nous enseigne Adolfo Bioy Casares, dans ses *Nouvelles démesurées*. Flannery O'Connor dit autrement la même chose : « Plus j'écris de nouvelles, plus mystérieuse me paraît leur genèse et moins je suis capable de l'analyser. » Tout œuvre est sa propre exégèse, tant qu'elle échappe aux paraphrases. Et toute nouvelle tient son équilibre dans sa chute, simple ou multiple. La fin d'un récit court, conte ou nouvelle, précipite les implications dramatiques du texte, son suspense, dans un retournement qui, lorsque cette fin est réussie, ouvre à un au-delà abyssal de la fiction.

Si la nouvelle fait l'économie du roman, ce dernier n'en manque assurément pas ; il se publie même d'excellents *romans à nouvelles* : un personnage secondaire de la première nouvelle devient personnage principal de la suivante, tandis que les principaux se retrouvent à leur tour

secondaires. Sur le principe de *la Comédie Humaine*, mais Balzac généreusement offrait un roman entier à chaque silhouette (Flaubert de son côté, n'illustra que des utilités : il inventa le réalisme contemporain en faisant du premier venu son héros.)

La nouvelle est toujours quelque peu policière ou métaphysique. C'est un art martial solitaire dont l'enjeu est de laisser croire à l'adversaire. On peut mettre une vie à l'écrire, comme pour apprendre à faire claquer un fouet. Chacune demande qu'on lui sacrifie un roman. Quant aux sujets, ils abondent comme les feuilles de mûrier et les vers à soie. Tout l'art est d'en tirer le fil (Alexandre Dumas parle quelque part d'un jeune auteur nécessaire pourvoyeur de sujets. Les vendait-il au plus offrant dans les antichambres des éditeurs ?)

Paradoxalement, s'il n'y a pas meilleur apprentissage à l'écriture de fiction que la nouvelle, genre littéraire exclusif d'une exigence si inclémente, c'est que la courte distance permet de se surpasser en concentrant toutes ses énergies sans jamais égarer la clef incandescente de son imaginaire. Dès qu'on y pénètre pour esquisser et donner vie à un ou deux personnages, celui-là se creuse au milieu des mots qui l'incarnent et le récit s'engage dans un surgissement impérieux d'actants de toute espèce qu'un souffle porte à l'envers des pages, mailles d'encre noire ou bleue, vers l'au-delà de la lecture.

En toute candeur avec Gilles Deleuze et Félix Guattari, concluons sur cette belle aporie : « L'essence de la nouvelle, comme genre littéraire, n'est pas difficile à déterminer : il y a nouvelle lorsque tout est organisé autour de la question : « Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? ».

Biographie de Monsieur Hubert Haddad

Auteur d'une œuvre considérable, Hubert Haddad nous implique magnifiquement dans son engagement d'intellectuel et d'artiste, avec des titres comme *Palestine* (Prix Renaudot Poche, Prix des cinq continents de la Francophonie), les deux volumes du *Nouveau Magasin d'écriture* ou le très remarqué *Peintre d'éventail* (Prix Louis Guilloux, Grand Prix SGDL de littérature pour l'ensemble de son œuvre).

En un tour de force romanesque, son dernier roman *Premières neiges sur Pondichéry* nous plonge dans un univers sensoriel extrême, exubérant, heurté, entêtant, à travers le prisme d'un homme qui porte en lui toutes les musiques du monde, et accueille l'inexorable beauté de tous ses sens.

Ses romans les plus récents ont été publiés aux éditions Zulma, ainsi que la revue *Apulée* qu'il a fondée.

Les membres du Jury

Monsieur Jean Rouaud : *Président du jury*

MEMBRES DU JURY :

Monsieur Luc-Michel Fouassier

*Adjoint au Maire délégué à la gestion de l'événementiel littéraire,
écrivain*

Monsieur Jean-Bernard Hupmann

Directeur du conservatoire Municipal de Musique Maurice Ravel

Madame Gisèle Meunier

Présidente de l'association Alec (Lire, Ecrire, conter), écrivain

Monsieur Marc Perrin

Ozoirien, créateur de mots fléchés

Monsieur Christophe Bourges

Conseiller Municipal de la Mairie d'Ozoir-la-Ferrière

1^{er} Prix : *L'œil dans les yeux*

de Jean-Pol Rocquet

Dans la ligne de mire, je ne vois que des globes laiteux de poisson mort. Je pointe le canon de mon arme au milieu du front ; je suis certain de ne pas manquer ma cible. Certain ! Sauf si je suis celui qui a reçu la balle chargée à blanc. Quelle tartuferie, cette précaution ! Quelle idiotie, inventée par quelque galonné curaillon, pour soi-disant préserver les scrupules des tireurs. Chaque soldat peut penser qu'il n'a pas tué le condamné au prétexte qu'il aurait fait feu avec la balle à blanc. Pour qui nous prend-on ? Chacun de nous a tué des dizaines, peut-être des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, des militaires, des civils, des malades, des blessés. Et nous aurions encore des scrupules ? Notre métier, c'est la mort. On la distribue en essayant de ne pas la recevoir. C'est tout ! Le reste, c'est de la littérature pour midinettes !

Qu'ai-je à faire de cette masse informe qu'on a dressé face à moi, attachée à un poteau ? Il me suffit de voir la cible, d'être précis et de tirer. Je suis adroit. Mon œil est infaillible. Si on voulait me faire passer pour un tendre, on dirait que c'est par humanité que je ne fais pas souffrir. Foutaises ! Ce qui m'intéresse, c'est la performance : adresse et immédiateté ! Un instant auparavant le type respirait, l'instant suivant, l'étoile que je fais exploser au milieu du front lui coupe définitivement le souffle. Je ne cherche pas à éviter la souffrance, j'ai à cœur de faire bien ce que j'ai à faire.

Mais qu'est-ce qu'il fout, l'officier qui doit commander le feu ? D'ordinaire, l'ordre de tirer succède dans l'instant au commandement :

« En joue ! ». Je reste l'œil dans la ligne de la cible. J'ai suspendu mon souffle ; je ne tiendrai pas longtemps ainsi concentré. J'ouvre mon autre œil. Un homme parle au lieutenant qui l'écoute ; son sabre est resté en l'air. C'est un commissaire politique qui a interrompu l'exécution. On reconnaît ce genre de militaire à l'étoile qu'il porte sur la manche, une étoile à l'intérieur de laquelle on distingue la faucille et le marteau. Les deux hommes discutent. J'entends une voix qui murmure : « Soldats, repos ! » Qu'est-ce que c'est que cet ordre ! Je guette mes camarades, à mes côtés. Mon voisin s'est mis en position, arme au pied. Le grand Borislav tient son fusil à deux mains, sur sa poitrine ; il rigole. Derrière moi, le rang s'affaisse. Ce n'est plus la position rigide d'un peloton prêt à tirer, c'est chaque homme qui s'installe dans l'attente. Youri s'est dressé ; je sais qu'il contemple le ciel et qu'il expose la peau de son cou à la brûlure du soleil. Il adore la chaleur. Il adore le soleil, un dieu pour Youri, l'ancien séminariste nourri de latin et d'histoire romaine ; le dieu auquel il tend la joue et le cou, c'est « Sol invictus », celui qui chaque matin triomphe de la nuit « Le soleil est vaincu ! Même pas vaincu par l'armée rouge, ajoute-t-il en riant ! Un jour, un de ses rayons, vient toucher votre front ou votre cœur ; il pénètre dans votre corps ; il vous brûle avec plus d'ardeur que la vodka ! » Il est bizarre, Youri. C'est pour cette étrangeté que je l'aime bien.

Un soldat se précipite. On apporte le bandeau au condamné qui le refuse. Tout ça pour ça ! Le peloton d'exécution se marre. Le soldat insiste, tandis que le lieutenant essaie de cacher son agacement. Il renverrait bien le petit type aux lunettes noires, engoncé dans un manteau trop grand pour sa taille, s'il n'était le nouveau commissaire politique, attaché à notre unité. L'autre est mort en glorieux combattant, ivre, étouffé par la boue, parce qu'il n'arrivait pas à se relever.

Tandis que ça continue à discuter entre officiers, je regarde le condamné qui vient de refuser le bandeau. C'est une condamnée ! Pas très étonnant : les femmes servent autant que les hommes dans un camp ou dans un autre. D'ailleurs de quel camp s'agit-il ? La silhouette

de cette femme m'est familière ; elle pourrait être ma voisine avant que n'éclatent les guerres, les guerres entre nations, les guerres entre classes sociales, les guerres entre gens qui s'allient un jour pour s'affronter le lendemain, les guerres du chaos.

La femme est massive ; une géante, immobile, comme une statue qui nous fixe des yeux. Elle me voit ! Pourquoi ai-je imaginé que c'étaient des yeux de poisson mort qui m'indiquaient la cible ? Au contraire, ces yeux-là brillent d'un intense bleu clair, illuminés par le soleil qui ne semble pas l'éblouir. Ses yeux parlent ; ils disent : « Ne me tuez pas ! » Ils ne cherchent pas à inspirer la pitié. Au contraire, ils ont pitié de nous, de moi. Les yeux sourient. Ils suggèrent : « Ne vous rendez pas indignes ! Je ne voudrais pas qu'à cause de moi, vous deveniez des monstres. » Je dévisage cette femme et sa silhouette. Elle possède la beauté rare des laides. Une mâchoire carrée, des cheveux taillés au bol, la tête au cou court plantée sur des épaules larges, une poitrine abondante qui tend le tissu de sa veste défraîchie, des jambes courtaudes dissimulées dans un pantalon informe. Je me demande pourquoi je la trouve belle. Ce ne sont pas seulement ses yeux qui me considèrent, c'est une présence majestueuse, placée sous le soleil, jouissant d'une lumière vibrant de vitalité.

À côté de nous, on s'agite dans l'ombre d'un arbre. Le commissaire est déçu. Il a interrompu la fusillade pour faire preuve, croyait-il, de compassion. Il a offert de voiler les yeux d'une femme condamnée à mort. Il paraît que ça se fait : il voulait éviter qu'elle voie la mort en face. Ridicule ! Une disposition aussi farfelue que la balle à blanc ! Un truc de civil qui ne veut pas faire le sale boulot ! Le nain aux lunettes noires esquisse un geste. Il se place à la gauche du lieutenant ; les deux hommes sont figés dans leur uniforme, à dix pas aux côtés de la femme aux yeux grand ouverts.

L'ordre claque : « Garde-à-vous !... Épaulez, armes !... En joue.... » J'ajuste mon fusil. Mon œil retrouve la ligne droite, juste entre les yeux de la

femme, en passant par la mire. C'est à ce moment que je comprends : on ne bande pas les yeux d'un condamné pour lui éviter de voir la mort en face. Si on masque ses yeux, c'est pour que les soldats ne voient pas la vie qui vibre dans le regard. Il y a comme une fraction de temps suspendu, le commandement du feu n'est pas encore prononcé qu'un claquement brouille le déroulement de l'exécution.

Youri a tiré le premier. Son fusil a dévié vers les verres fumés du petit homme à la manche étoilée. Tout va très vite. Le nain noir comprend que le coup l'a manqué. Je comprends, moi, que Youri, qui est un tireur d'élite, a tiré la balle à blanc. Le commissaire n'a pas le temps de dégainer son pistolet ; je lui envoie une étoile au milieu du front. Le soleil entre dans son corps qui s'affaisse. Il tombe en arrière, dans une position grotesque : il reste plié sur ses jambes, présentant son ventre au soleil.

J'ai repris la position, arme pointée vers la condamnée. Je ne tirerais pas une seconde fois. Le lieutenant reste le sabre en l'air. J'attends. Les yeux de la géante fixent mon œil en passant par la mire de mon fusil. J'ai l'impression qu'on se regarde.

2^e Prix : Les mots semés de Régine Bernot

Mai soixante-huit. Du haut de mes douze ans, j'observais avec curiosité cette période de grand chambardement et de chienlit selon les propres termes que mon père avait empruntés au Général de Gaulle.

Alors que mon père fustigeait ces étudiants dépravés qui se battaient à coups de pavés et de slogans imbéciles, ma mère s'inquiétait pour ma croissance depuis que les rayons des épiceries étaient vides et que le pain se raréfiait.

Après des conciliabules secrets dont je percevais les échos à travers la cloison de ma chambre, mes parents décidèrent de m'envoyer à la campagne. Cet exil devait me soustraire aux périls de la capitale survoltée et me permettre de respirer un air sain. Un matin, cachant mal ma joie, je m'engouffrai dans la DS familiale et quittai sans regrets une ville blême encore barbouillée des émeutes de la veille.

Le voyage se déroula sans encombre. N'osant déranger mon père qui pestait en écoutant les nouvelles à la radio, je gardai mes questions sur ce lieu inconnu où j'allais passer trois mois sans mes parents.

Mort de fatigue, je me souviens à peine de notre arrivée et des bras tendus d'Elsa qui ponctuait ses gestes de mots que je ne comprenais pas. Pourtant ma mère, son amie d'enfance, devait avoir ce même accent lorsqu'elle vivait ici. La vie parisienne avait irrémédiablement

effacé les traces de ses origines et il aura fallu une révolution pour que je découvre enfin le village catalan de ma mère.

Le lendemain, réveillé par l'odeur du pain grillé, je descendis à la cuisine où Elsa me prépara un grand bol de chocolat. Elle me tendit un billet laconique de mon père déjà reparti – Éric, sois sage et révise tes cours. Je compte sur toi. Ton père qui t'embrasse – Je le reposai en refoulant une larme et me laissai envelopper par la douceur d'Elsa. Sa poitrine généreuse exhalait une tendresse énorme qui me rassura. Elle s'obligeait à parler moins vite afin que je comprenne, elle me disait son bonheur de m'avoir tout à elle pour quelques mois, elle qui n'avait pu enfanter.

De tout le jour, je ne lâchai pas les jupes d'Elsa, allant du potager au poulailler. Tout était source d'étonnement à mes yeux de citadin, les rangs de légumes bien ordonnés, les œufs qu'on ramassait dans la paille et les fraises bien meilleures qu'à Paris. Je passai mon après-midi à observer les fourmis qui s'agitaient sans avoir conscience d'être épiées. J'érigai des barricades de brindilles pour les détourner de leur chemin.

Le soir au téléphone, je rassurai ma mère sur ma santé et mon père sur mes révisions.

Le lendemain, pris de remords, je sortis mes livres de la valise pour les étaler sur la table de la cuisine. Alors que je me plongeais sans conviction dans mon livre de géographie, un homme âgé, chargé d'un couffin, entra par la porte du jardin. Surpris par ma présence, il frotta ses mains terreuses contre la toile usée de son bleu. « Voilà Émile » dit simplement Elsa et, à son visage tanné, je compris qu'il était l'homme du dehors. L'odeur entêtante des tomates emplît la cuisine lorsqu'il vida son panier sur la table, attentif à ce qu'elles ne roulent pas sur mes livres. « Bonjour petit » murmura-t-il en me tendant une grosse main calleuse qui, ce jour-là, scella notre complicité.

Dès lors, il me consacra tout son temps pour me transmettre le goût de sa terre. Vivre dans une grande ville était pour lui une punition. Je ne voulus pas le contredire, trop heureux de profiter de ma liberté toute neuve. Les jours qui suivirent, je parcourus sur ses talons les vignobles et les vergers de pêcheurs et d'abricotiers.

La première fois qu'Émile nous conduisit, Elsa et moi, à la plage de Canet, je découvris une mer d'huile d'un bleu profond très éloignée de l'océan aux couleurs changeantes et à l'humeur capricieuse que je connaissais. Tandis qu'Émile se débarrassait de ses espadrilles et roulait son pantalon jusqu'aux genoux, je me hâtai d'enfiler mon maillot pour me tremper dans cette eau si tiède. Après le bain, je m'ébrouai comme un jeune chien et rejoignis Elsa à l'ombre du parasol. J'avais oublié ma casquette et elle craignit pour moi l'insolation. Émile, jamais pris au dépourvu, sortit de sa poche un grand mouchoir à carreaux. Sous mon regard médusé, il en noua chaque coin et, exhibant fièrement cette coiffe improvisée sur son poing, lança à la cantonade « Et voilà le chapeau de môssieu le parisien ! » Nul doute que la douceur catalane avait érodé mon sens des convenances, car j'acceptai de porter ce couvre-chef grotesque.

Tous les matins, je me penchais durant une heure, jamais plus, sur mes livres pour me donner bonne conscience. J'attrapais une déclinaison de latin par-ci, une phrase d'anglais par-là et considérais comme tenue la promesse faite à mon père.

Un matin, alors que je parcourais rapidement ma grammaire latine en rêvant à la guerre des Gaules, Émile entra sur la pointe des pieds. Il posa sur moi un regard grave.

Mon savoir de collégien et les livres que j'ouvrais tous les matins avaient impressionné le vieil homme qui maîtrisait mal l'orthographe. Il avait quitté l'école très jeune pour travailler dans les champs. Il y avait au fond de lui cette soif d'apprendre pour pouvoir écrire des

lettres à ses sœurs qu'il voyait rarement. Sa demande, il avait dû la tourner longtemps dans sa tête avant de la formuler au gamin que j'étais. Et c'est ainsi qu'à l'heure de la sieste, je m'improvisai instituteur. Tandis que la nature s'assoupissait dans la touffeur estivale, nous nous réfugions derrière les persiennes closes de la maison pour apprendre les conjugaisons, décortiquer les règles de grammaire et écrire sous la dictée. Mon dictionnaire fascinait particulièrement mon élève à qui j'appris la meilleure façon de retrouver les mots. Il pouvait y passer des heures, ne se lassant pas de débusquer le mot espéré. Imprimant son index humide sur le coin de la page, il feuilletait mon Larousse avec gourmandise, s'attardant plus particulièrement sur les planches illustrées. Alors que je lui enseignais comment écrire hélianthème, astilbe, fuchsia et chrysanthème, il m'apprenait le bouturage des pélargoniums, le marcottage des pervenches et comment récolter les graines d'ancolie.

À mes parents qui m'appelaient régulièrement, je répondais ce qu'ils voulaient entendre, passant sous silence les plaisirs triviaux de mes journées. Quand mon père vilipendait les syndicats tout en me rassurant sur l'ordre enfin revenu grâce à l'efficacité de la police, je ne comprenais pas tant j'étais éloigné de ce monde de luttes intestines.

Le sérieux d'Émile avait porté ses fruits, il pouvait à présent écrire à sa famille. Sur la feuille arrachée d'un cahier, il leur racontait la croissance de ses plantes comme on parle de celle de ses enfants. Son écriture ronde et mesurée courait sur les lignes comme un semis de graines dans son sillon. Sa nouvelle passion lui donna des audaces, lui qui s'était toujours contenté de sa mémoire. Il notait désormais sur le calepin qui ne le quittait plus le nom de plantes oubliées, des astuces de jardinier ou les cycles lunaires, réécrivant à sa façon l'almanach du bon jardinier. Et quand il évoquait le fil de la vierge que la rosée pare d'un collier de cristal ou du vent qui retrousse le jupon des pivoinies, il devenait poète sans le savoir.

Un matin, le retour de la DS paternelle annonça la fin des vacances et, le cœur lourd, je dus quitter Elsa et Émile.

Malgré mes promesses, je ne revins jamais les voir dans leur village catalan. Il n'y eut qu'un mai soixante-huit dans ma vie. Pourtant, le hasard me conduisit, à l'orée de la cinquantaine, vers ce lieu mythique de mes douze ans. Il ne subsistait plus rien du village idyllique de cet été-là. J'errai longuement dans des ruelles droites bordées de maisons identiques. La zone industrielle, avide d'espace, avait étendu ses tentacules jusque dans les jardins potagers, les vignes et les vergers de mon enfance. Émile et Elsa n'étant plus de ce monde, je me mis en quête de leur tombe. Après m'être égaré dans des zones en construction, je trouvai le vieux cimetière dont les murs tagués protégeaient le monde clos des morts. Au bout d'une allée ombragée de cyprès, je trouvai la tombe d'Émile.

De cette modeste sépulture de pierre que le lichen colonisait, je dominais l'érection anarchique de bâtiments de béton et de tôle qui nous entourait. Les couleurs criardes de leurs enseignes n'atténuèrent rien leur tristesse. Les platanes avaient cédé le terrain aux panneaux publicitaires barrés de slogans percutants. – Au moins il a de la lecture ! – pensai-je avec dérision. Aux formules tapageuses, j'opposai des noms d'autrefois : Jacinthe, hellébore, ancolie, des noms surgis de ma mémoire comme pousses vertes au printemps. Œillet des poètes, potentille, nigelle et coquelourde. Dans le silence du cimetière oublié, j'entendis la voix d'Émile qui demandait : « Nigelle, ça s'écrit bien avec deux L ? » Pour toute réponse, je me contentai de poser le vieux Larousse sur la pierre tombale.

3^e Prix : Le hamster

de Frédérique Germanaud

Dans la chambre, sous le halo de la lampe de chevet, elle rêve. Elle rêve trop. C'est ce que son oncle a dit lorsqu'il a trouvé le journal intime sous le lit, enveloppé dans un tissu pour le protéger de la poussière. Il n'a pas pris la peine de le lire, un simple coup d'œil lui a suffi. Les pages ont volé à travers la pièce, arrachées, chiffonnées, ces belles feuilles blanches et brillantes, si luxueuses que chaque mot y était posé avec un soin craintif. Le cahier avait une couverture rouge façon cuir. Anne savait bien qu'il fallait cacher l'objet trop élégant. Mais. Elle était alors bien moins habile que maintenant dans la dissimulation. Lire sous les couvertures, regarder par la fenêtre, penser aux amis qui lui avaient offert le journal pour ses douze ans, cela ne laissait pas de trace. Elle a appris qu'il ne fallait pas espérer tenir autre chose hors du regard de son oncle.

Elle tente de visualiser son visage en l'absence de miroir dans la chambre, voudrait aller vérifier à la salle de bains qu'elle est bien elle, Anne, et. Sa figure menue pas tout à fait sortie de l'enfance, les cheveux mal coupés par sa tante, le nez trop court et les yeux verts piqués de jaune. Mais on ne va à la salle de bains que le matin, et pas question d'y passer trop de temps à s'admirer ou se détester devant la glace surplombant le lavabo. Ce qu'elle verrait, elle le sait bien, ne ferait que confirmer l'opinion des adultes : sans beauté, terne. Pas avenante. Jamais un sourire. Elle n'est pourtant pas malheureuse ici, bien nourrie, vêtue proprement, une pièce à elle, une éducation. Son oncle lui a offert une encyclopédie

historique de plus de 600 pages. Tu ne remercies pas ton oncle ? Jamais contente. Non.

Doigts osseux, ongles rongés, bras maigres. Eux, tout en chair, elle, tout en os. Une taille dont on peut faire le tour à deux mains, les chevilles saillantes, les pieds longs dans des sandales usées. C'est un corps hésitant. Elle a au moins cette satisfaction que nul ne peut s'y tromper, nul ne peut la croire leur fille. Sa maigreur indigné sa tante, comme une offense. Elle l'entretient. Exprès.

Dehors il pleut. Elle sait qu'il pleut. Pas seulement parce que sa tante est rentrée en pestant, répandant une odeur de chien mouillé. Malgré l'absence d'ouverture sur l'extérieur, quelque chose dans l'air ou dans le bruit assourdi de la circulation lui signale la présence de l'eau ruisselant sur l'asphalte. C'est une grosse pluie d'été orageuse, de celles qui détruisent les nerfs. Sa tante parle comme ça. Les nerfs. Elle, elle prendrait plutôt plaisir à la laisser imprégner vêtements, peau et os. Il faudrait qu'elle affine ses perceptions, les petites averses lui échappent encore. Elle doit s'exercer à comprendre ce qui se passe derrière le mur, affûter ses sens. Elle rêve beaucoup mais a besoin qu'un peu de réalité se mêle à son imagination.

Impossible de s'abandonner tout à fait. Il faut toujours être sur ses gardes, son oncle profite parfois du bruit du téléviseur pour masquer son approche et la surprendre dans une oisiveté coupable et. Sa chambre ouvre sur la leur, qu'il faut traverser pour se rendre dans le reste de l'appartement. Son oncle a juste la place de se glisser entre le lit et l'armoire, mais il sait s'y prendre pour ne pas cogner les meubles. Un gros chat. Un ancien légionnaire reclassé à sa retraite dans une banque. Les deux verres de whisky qu'il boit chaque soir entretiennent ses souvenirs de guerre. Le bruit des glaçons ouvre la mémoire à 19 heures aussi sûrement que si on appuyait sur un bouton pour mettre en route un mécanisme. Anne assiste à l'apéritif quotidien sans y participer autrement que par l'ouïe. L'oncle, avachi dans le canapé, vibre d'une

haine qui le met en appétit. Prêt à passer à l'assaut. Ses petits yeux clairs enfoncés dans son crâne rasé traquent l'ennemi embusqué derrière l'écran allumé sur une émission de variété. Anne, dans son énorme fauteuil, espère disparaître. Avant que.

Quand elle a emménagé chez eux, sa tante a exigé qu'elle se sépare de son hamster. Il sentait mauvais. Dans la pièce aveugle, l'odeur eut été intolérable. Anne aimait le parfum des copeaux frais et du pelage de l'animal. Mais Anne comprenait. Son oncle a emporté l'animal tremblant dans le jardin de l'immeuble. Une pincée du cou entre ses gros doigts, le corps inerte balancé dans un buisson d'azalées foisonnant. Pendant la guerre on mangeait rats et cochons d'Inde. Anne appréhende, à chaque repas, de trouver l'animal dans son assiette. Elle l'a pourtant vu s'envoler dans les fleurs. L'oncle n'a pas eu l'idée de rôtir la bête. Sa stupidité seule limite sa perversité.

Il lèse volontairement la gamine dans la répartition de la nourriture, guettant sa réaction. Un jour où elle a demandé un supplément de cerises, il l'a envoyée se coucher. Elle ne manque pas. Si elle ne grossit pas, c'est que rien ne lui tient au corps. Et puis elle est délicate. Elle a hérité la faible constitution de sa mère, une femme malade, une rapportée qui a emberlificoté son frère. Le pouvoir des femmes, répète l'oncle. Points de suspensions sous-entendus et œil mauvais. Il connaît les femmes. Les mettre au pas tout de suite, faute de quoi elles vous bouffent le caractère et la laine sur le dos. La tante ne le contredit pas. L'image de la laine lui évoque vaguement quelque chose. Elle est frisée comme un mouton, un amas de boucles serrées sur un large visage inexpressif. Demeurée stupide suite à un grand coup de frayeur ou née ainsi, Anne l'ignore.

Anne appelle en secret la chambre son terrier. Trouve dans ce mot un peu de réconfort. Aime les mots. Les images aussi. Fait surgir de vieilles images d'albums illustrés. Ses souvenirs de petite enfance se limitent aux vignettes de ces livres. Un en particulier, Cigalou, dont la

couverture sur fond noir montrait un enfant accroché par ses vêtements aux épines d'un arbre, ses gros brodequins s'agitant dans l'air. Une bête dangereuse s'approchait, un tigre ou un serpent, elle ne parvient plus à préciser et ne sait plus la fin de l'histoire.

Malgré l'absence de fenêtre, elle pourrait se sentir à son aise dans son réduit, s'il n'était ouvert sur la chambre conjugale. Il lui semble qu'il émane toujours de ce lieu une odeur difficile à définir, une odeur de mauvaises pensées et de bêtise confinée. Elle voudrait une porte entre les deux pièces pour se protéger. Un mur. Pour qu'on la laisse tranquille dans les miettes jonchant les draps. Lampe éteinte, elle sent tout proche la chair flasque des deux corps dans les profondeurs du lit, la boule de la tête rasée, les plis gras du cou et, à côté, la tête frisée de mouton. Elle guette les respirations. En imagination elle plaque ses mains sur les deux bouches, des mains asphyxiantes, les faisant ainsi taire. Les empêchant de proférer et d'engloutir. Mais sa tante s'éveille et vient vérifier, sur le seuil, qu'elle dort. Elle n'ose entrer. Anne tente d'apaiser son souffle. Toujours donner le change. Faire croire qu'elle dort, qu'elle apprend ses leçons, qu'elle mange en dissimulant les restes du repas qu'elle jette aux toilettes.

Dans son terrier, la réalité s'effiloche. Son oncle l'oublie des jours entiers, elle attire moins la colère. Il lui suffit de se placer dans ce creux noir de l'appartement. Elle imagine une fenêtre et une femme lui adressant un signe de la main. Anne croit deviner de la gaieté dans les yeux qui croisent les siens. Elle tente de bâtir une vie normale. Mais. L'une des pages de l'encyclopédie historique porte les marques visibles de multiples lectures. Elle décrit le sort de ce village japonais englouti sous un lac de retenue. La construction du barrage avait mobilisé des centaines d'hommes descendus de la montagne. 1925. Le livre ne dit rien des habitants du village disparu et Anne s'use les yeux à tenter d'en repérer les traces sous la surface lisse et opaque du plan d'eau vu d'avion. Anne pense qu'elle n'existe guère plus que si elle avait été noyée par la montée des eaux. Personne ne la regarde. Pas de miroir,

nulle photographie. Sa tante, sur le seuil, au plein milieu de la nuit, espère-t-elle sa disparition totale ?

Anne se lève. Elle traverse la chambre au grand lit, prend le couloir. La moquette étouffe le bruit de ses pas légers. Elle pénètre dans le salon vide. Il pleut toujours. Comment laisser un message à la vieille femme ? Anne n'a pas d'idée. Elle regarde sous elle la bulle mobile des parapluies noirs et colorés et, dépassant alternativement des dômes ruisselants, une chaussure puis une autre. Des bêtes d'un genre nouveau. Elle ouvre la fenêtre pour goûter sur ses paumes la pluie d'été. Elle sent plus qu'elle ne voit quelque chose mêlé à l'air parfumé du dehors. Quelque chose de malodorant. Elle referme la fenêtre avant d'entendre son oncle lui dire qu'elle rêve encore. Qu'il faudra que.

Prix Coup de cœur : Remous de Catherine Guillem

Quand l'obscurité descend sur le fleuve et s'empare des moindres recoins, quand les lumières des panneaux lumineux scintillent depuis la rive opposée, elle sait que c'est le moment. A 21 heures précises, chaque soir le rituel commence. Elle scrute en face, sur la morne façade de la prison baignée d'ombre, le faisceau fragile qui s'allumera en intermittence. Un, deux, trois... suivis d'un zigzag langoureux. Quatrième étage, fenêtre à l'extrême gauche. C'est leur signal. Malgré le froid, la pluie, l'obscurité... Elle pousse la porte vitrée du salon de la péniche qui donne sur l'étroite plate-forme en bois asiatique qui tangue mais elle a l'habitude. Elle s'accoude au bastingage et attend. Elle contemple l'eau sombre du Rhône et ferme les yeux un instant. En face, juste en face, seulement séparés par le fleuve... Un deux trois...

Deux ans qu'elle vit là, en face de la prison Saint Paul avec comme seul obstacle le fleuve majestueux qui les sépare presque davantage que les barreaux de la prison qu'elle entrevoit aux fenêtres, au loin.

On est vendredi et elle sait aussi qu'à chaque veille de week-end, une voiture de police fera sa ronde en passant tout doucement en contrebas sur l'ancien chemin de halage. Souvent les mêmes flics, un homme et une femme. Lui, vieillissant, sur le départ en retraite mais l'œil vif pénétrant. Elle, jeune, jolie, zélée vingt-cinq ans tout au plus, toujours à fouiner et à poser des questions superflues.

Elle hausse les épaules. S'en fiche. Derrière elle tout ça. Voilà c'est le signal. La torche au quatrième étage s'agite, vacille, se perd dans un cercle hésitant puis reprend sa trajectoire habituelle. Tout va bien. Elle

respire. Elle a eu peur comme tous les soirs. Peur de quoi ? La façade s'éclaire puis suivent deux séries de zigzags. Puis le noir.

Elle répond, allume, éteint, manie sa lampe comme une professionnelle consciencieuse. Deux éclairs lui répondent. Point final. Voilà, fini. Déjà. Elle reste là dans le froid qui paralyse ses doigts engourdis et le fin halo de sa respiration fait une fumée glacée.

Elle rentre et referme avec soin la porte coulissante sans lâcher du regard la façade noire de la prison. Elle se laisse tomber dans le canapé avachi, éteint la lampe. Là, dans l'obscurité totale, elle contemple le fleuve impassible qui continue à rouler ses eaux noires. C'est ce qu'elle a aimé en visitant la péniche, cette présence, cette vision du fleuve dans lequel se mire la prison. Cette image ne la lâche pas. Même quand elle dort elle voit l'eau et l'étage en rêve où s'allume le même espoir chaque soir. Et puis le pont presque en face comme un cordon qui la rassure.

Elle n'avait rien calculé. C'était arrivé comme ça, juste après le casse, le procès, la prison. Marco, son Marco effondré. Il en avait pris pour cinq ans dont un avec sursis. Elle avait cru en mourir. Comment cet homme qui incarnait si fort la liberté pouvait-il être en prison ?

- Hein Pepette on va pas te laisser seule, hein. Tu viens vivre à la maison hein et on va s'occuper de toi.

C'était le père de Marco qui avait parlé et ça n'attendait pas de réponse, ça allait de soi. Tout le monde lui obéissait dans la famille. Elle, elle était une chiffre molle, n'avait pas d'avis... Jusqu'à l'invitation du cousin Toni sur la péniche. La famille de Marco l'avait pressée puis sommée d'aller à cette soirée. Elle était l'ombre d'elle-même et elle n'avait même pas songé à refuser. Pas la force. Alors, elle y était allée. Un vernissage si elle avait bien compris car l'épouse de Toni était artiste plasticienne. Rien à fiche avait-elle grommelé entre ses dents. Faire la fête alors que son Marco était entre quatre murs, là à deux pas. Ou à deux brasses avait plaisanté Toni quand il était venu la chercher ce fameux soir. Ses

yeux pétillaient et l'avaient enveloppée de bienveillance. Grâce à lui, elle s'était sentie mieux.

- Allez fais toi belle, je t'attends. T'essaies et si ça va pas, tu sors sur le quai et tu regardes droit devant toi et il est là ton Marco. Personne t'empêchera de regarder cette putain de taule toute la soirée si ça te chante. Mais au moins t'es venue.

- Mot d'ordre du chef hein ?

Il s'était renfrogné. Elle avait compris, ça ne servait à rien de discuter et puis elle n'en avait pas vraiment envie. Elle sentait en elle comme un appel irréprensible. Toni était si gentil avec elle, si prévenant... comme toute la famille de Marco d'ailleurs.

Une fois arrivée à quai, une étrange sensation lui serre la gorge. Lorsqu'elle pénètre dans la pièce principale, c'est le choc. L'image du fleuve l'emporte, la percuté, l'anéantit, la ravit. Elle s'assoit comme ce soir sur le canapé, le regard rivé aux eaux sombres bouillonnantes qui roulent son chagrin et emmène pêle-mêle tous les déchets qu'il trouve sur sa route. Et là au loin, sévère, imposante, surplombant le tumulte sombre, ce bâtiment épais, sale et noir où Marco tourne en rond. Le reste de la soirée ? Elle ne s'en souvient pas. La musique, les rires, le champagne qui coule ? Sûrement. Toni qui dépose délicatement un gilet sur ses épaules. Elle est là comme absente. Une enveloppe vidée de sa substance. Voilà ce qu'elle est depuis que Marco est en « taule » comme ils disent ici. Même les regards apitoyés qui se détournent à son passage, elle ne les voit pas. La seule chose qui compte c'est Marco. Si proche. Elle le sent, le voit, l'imagine quand ses yeux se noient au-delà de la brume qui nimbe les eaux du Rhône.

Ensuite, tout est allé très vite. L'arrangement avec la famille de Marco, l'aide de Toni, son installation sur la péniche et les jours qui passent, fluides, identiques au précédent. Vivre pour survivre. Vivre pour ce signal à heure fixe qui la maintient en vie. La nourrit, la dope, lui donne envie de vivre la nuit qui vient et puis le jour d'après. Une attente si

douce et si cruelle à la fois.

Les jours de parloir, tout est différent. L'air est léger, la lumière intense. Elle respire. Il fait beau forcément. Elle se fait belle. Elle commence la veille, c'est son rituel. D'abord grasse matinée. Le sommeil est la meilleure cure de jouvence. Sa grand-mère disait cela en souriant. Et surtout il y a le rêve qui revient fidèle, régulier chaque veille de retrouvailles : elle danse dans une éblouissante robe rouge, tourbillonne au bras de Marco au son d'une musique digne de l'au-delà et ses yeux fichés dans les siens lui infusent une dose d'adrénaline qui dure... Au petit matin, elle enchaîne les gestes comme une automate, prend un bain, s'épile, se fait la peau douce même si les doigts de Marco n'accéderont qu'à la zone fragile de ses doigts. Elle se parfume, arrange sa mèche sur le côté afin de dégager son regard gris pâle qu'elle surligne d'un trait de mascara et pense quand son Marco plongera ses yeux dans les siens comme une immersion au fond de ses entrailles. Jusqu'à la fin de l'entrevue durant laquelle il lui serrera les mains jusqu'à lui faire mal. Ces derniers jours les traces ont mis plusieurs jours à s'effacer... Et leurs pensées étouffées, étranglées, dans leur gorge avant même de fleurir sur leurs lèvres... L'air alourdi de ces mots avortés, tus à jamais... Chaque retour de parloir est plus douloureux que le précédent. Heureusement, il y a Toni. Souvent, il est déjà là. Attends... Il a les clés. Il ne demande rien. Juste parfois :

- Tu as mangé ?

Combien de temps ? Combien de jours encore de signaux noyés dans les eaux perdues du fleuve ? Elle ne sait plus exactement quand cela a commencé. Chaque semaine, le sourire de Marco est plus crispé, son signe d'adieu plus évasif, son regard plus fuyant... Quand est-ce arrivé ? Les souvenirs s'emmêlent et s'enlisent dans les eaux grises du Rhône. Ce soir, l'air est doux malgré les nuages qui s'amoncellent au-dessus de l'eau. Elle reste là figée sur la terrasse de la péniche, les yeux rivés au mouvement de l'onde ridée par la brise du soir qui vient de se lever. Au loin, la sévère masse de la prison se noie dans l'obscurité. Elle

se détourne, l'ignorant délibérément. Aura-t-elle la force de continuer ?

Soudain, elle entend des pas, légers, aériens. Elle ne se retourne pas. Elle reconnaîtrait ce pas entre mille. Marco marche ainsi et elle ne connaît qu'un seul homme qui se déplace comme lui... Un funambule sur son fil dont le moindre faux pas sera fatal. Une présence dans son dos. Des mains douces s'égarer dans son cou puis s'immobilisent. Elle retient sa respiration, ses émotions, ses craintes... en une seconde. Son corps tremblant la frôle. Par où est-il entré ? Elle se souvient vaguement avoir laissé la porte d'entrée entrouverte. Toni passe toujours en début de soirée après les parloirs pour s'assurer qu'elle encaisse...

Ses lèvres effleurent le lobe de ses oreilles et des mots ineffables s'égarer dans le murmure du vent, quelques mèches de ses cheveux châtain s'envolent. Elle cesse de respirer.

D'un seul coup, l'eau se referme sur l'image déformée de leurs corps enlacés puis engloutit les regrets et l'absence.

Règlement du concours de nouvelles d'Ozoir-la-Ferrière Edition 2018

Article 1^{er} :

La municipalité d'Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne) organise un concours de nouvelles ouvert à partir du 1^{er} janvier 2018 à tout auteur de langue française, âgé de 18 ans minimum.

Article 2 :

Le sujet est libre dans tous les genres. Les nouvelles présentées (une seule par candidat) ne devront jamais avoir été publiées (recueil, revue, journal, auto édition...) ni primées à un autre concours.

Article 3 :

Le concours est doté de 3 prix.

1^{er} prix: 300 euros

2^e prix: 200 euros

3^e prix: 100 euros

*Le jury se réserve le droit d'attribuer éventuellement une quatrième récompense **Coup de cœur** (sous forme d'un lot de livres) à une nouvelle ayant obtenu l'appui particulier de l'un des juges sans convaincre les autres.*

Chaque lauréat recevra 25 exemplaires du recueil publié pour l'occasion.

Article 4 :

Les participants pourront prendre connaissance des textes primés qui seront publiés sur le site internet de la ville d'Ozoir-la-Ferrière (courant décembre) mais ne seront pas avisés personnellement du résultat des délibérations.

Article 5 :

Les textes primés seront publiés dans un recueil collectif diffusé par la municipalité d'Ozoir-la-Ferrière. Les lauréats s'engagent par le seul fait de leur participation à ne pas demander de droits d'auteur pour cette publication.

Article 6 :

*La participation au concours s'élève à **5 euros (chèque libellé à l'ordre du trésor public)**.*

Article 7:

Les textes ne dépasseront pas 9000 signes (caractères et espaces compris) soit l'équivalent de 6 pages de 25 lignes de 60 signes (environ 1500 signes par page). Les pages seront numérotées et agrafées, le titre de l'œuvre figurant sur la première.

Article 8:

Afin d'assurer l'anonymat des textes, un code composé de 2 lettres et de 2 chiffres (exemple AC28) doit figurer en haut et à droite du premier feuillet. Ce code sera reporté sur une enveloppe cachetée, jointe à l'envoi, contenant le nom du candidat, sa date de naissance, son code d'identification, le titre de son œuvre, ainsi que son adresse et son numéro de téléphone. Les textes ne devront porter ni signature ni signe distinctif.

Article 9:

Les textes doivent être envoyés en 2 exemplaires à l'adresse suivante:

Hôtel de ville d'Ozoir-la-Ferrière

Service Culturel

(Concours de nouvelles)

45, avenue du Général-de-Gaulle

77330 Ozoir-la-Ferrière

Tél. : 01 64 43 55 15

Article 10:

La date limite d'envoi est fixée au 30 juin 2018, le cachet de La Poste faisant foi.

Article 11:

Les manuscrits non primés seront détruits à l'issue du concours.

Article 12:

La remise des prix aura lieu en automne, lors d'un café littéraire organisé par la municipalité. La présence des lauréats, qui seront personnellement avisés à l'avance, est vivement souhaitée. Seuls les lauréats présents ou représentés recevront leurs prix.

Article 13:

Les lauréats de l'année précédente ainsi que les membres du jury et leur famille ne sont pas autorisés à participer.

Article 14:

Les décisions du jury seront sans appel.

La participation à ce concours implique l'acceptation totale et sans réserve du présent règlement.

Article 15:

Le jury se réserve le droit d'annuler le concours si le nombre de nouvelles ou la qualité de celles-ci n'étaient pas suffisants.

1^{er} Prix :
L'ŒIL DANS LES YEUX
de Jean-Pol Rocquet

2^e Prix :
LES MOTS SEMÉS
de Régine Bernot

3^e Prix :
LE HAMSTER
de Frédérique Germanaud

Prix Coup de cœur :
REMOUS
de Catherine Guillem

PRIX DE LA NOUVELLE **Ozoir-la-Ferrière 2017**

